



Extraits de fiches RSST lus lors de la F3SCT pour illustrer ce que ces enseignantes confrontées à l'accueil d'enfants au comportement éruptif vivent au quotidien dans leur classe.

Ces situations mettent au jour l'accroissement d'enfants au comportement ingérable que les adultes peinent à canaliser. Les personnels concernés se sentent en danger et se retrouvent dans l'incapacité de fait, de s'occuper des autres élèves et d'accomplir leur mission d'enseignement. Ces événements répétés peuvent entraîner une souffrance au travail et impactent leur santé physique et/ou mentale. Ils ont l'impression d'être seuls et peu soutenus par leur hiérarchie.

Pourtant, en matière de santé et de sécurité au travail, l'employeur a l'obligation d'assurer la santé et la sécurité des agents, de procéder à une évaluation des risques professionnels, afin de prendre toutes les mesures nécessaires pour leur garantir. (article L. 4121-1 du Code du travail)

Madame R : L'élève multiplie les crises, jette les chaises et les tables, casse le matériel, mets des coups de pied dans les portes, les murs et les radiateurs. L'enseignante et l'AESH sont démunies et démotivées. Gérer cet enfant devient difficile physiquement et psychologiquement. Les autres élèves de la classe sont aussi à bout, ils se plaignent tous les jours. Ils n'arrivent pas à se concentrer et travailler.

Madame J : Il devient de plus en plus difficile pour les enseignants de ne pas se sentir démunis et maltraitants face à des enfants à besoins particuliers auxquels ils sont dans l'impossibilité de répondre.

Madame D : Tout ne peut reposer sur le dévouement le professionnalisme et l'éthique des enseignants. L'inclusion doit-elle se faire au détriment de l'enseignement pour tous sans les moyens légaux attribués par la MDPH et au prix de la santé physique et mentale des enseignants ? Notre école a besoin d'aide, nos élèves ont besoin de leur accompagnant, les enseignants ont besoin de pouvoir assurer l'égalité des chances et la réduction des inégalités dans des conditions de travail correctes.

Madame M : La situation actuelle de l'école et ce niveau de stress perpétuel a des conséquences alarmantes sur ma propre santé. L'élève M a été une nouvelle fois très violent dans la cour. Comme le stipule notre protocole je suis intervenue, je l'ai calmé. Je n'ai pas pu prendre ma classe et c'est ma collègue qui a géré une nouvelle fois les deux classes le temps de gérer cette crise. Ce que l'enfant m'a dit une fois calmé ainsi que sa souffrance psychologique m'a beaucoup émue. J'avais les larmes aux yeux en reprenant ma classe. Quand aura-t-il des soins ? Quand sera-t-il réellement pris en charge ? Les élèves ont sans cesse des temps d'apprentissage en moins à cause de ses crises répétées. Au cours de la même matinée, j'ai également dû gérer mon élève A qui perturbe fortement ma classe, il n'a bénéficié que de 12h d'accompagnement à partir de là Toussaint sur les 20 heures.

Concrètement toutes les 10 minutes, je dois interrompre ce que je fais pour qu'il change d'activité lui permettant des temps de pause dans le couloir attendant à ma classe pour répondre à ses besoins de mouvement. Il interrompt intempestivement les échanges en grand groupe, se masturbe en classe, court dans tous les sens, ne rentre pas à la fin de récréation et se met parfois en réel danger. Il finit par entraîner d'autres enfants dans ses manquements aux règles de vie de l'école.

Je m'épuise à le gérer, ses AESH aussi. Il n'est pas le seul dans ma classe. Est-ce normal de rentrer chez soi vidée, stressée, ? de retourner à l'école sans enthousiasme, en se demandant ce qui va encore se passer dans la journée ?

Madame A Mon élève en situation de handicap est particulièrement agitée ce matin elle pousse de forts cris, elle s'enfuit de la classe tout au long de la matinée obligeant l'ATSEM de notre classe à lui courir après. Il est dans ces conditions très difficile de mener des apprentissages et les ateliers prévus.

Comment continuer à assurer un cadre sécurisant et bienveillant près de nos élèves quand ils se font violenter, taper par d'autres et surtout quand ils voient que même les enseignants ne peuvent rien faire pour que ce geste soit réparé. Comment se fait-il qu'après presque 20 ans d'application de la loi 2005 nous ne soyons pas formés sur ces situations quotidiennes ?

Mardi 30 janvier, à mon retour en classe après la motricité, j'installe mes élèves au coin regroupement pour une séance de langage mais des cris venant de la classe de ma collègue m'ont interpellée, je suis allée dans sa classe, je l'ai vue au fond de la classe avec son élève autiste non verbal qui était en crise et son aesh essayait de le maintenir pour qu'il ne puisse blesser les élèves dans la classe. Sans attendre, j'ai demandé aux élèves de sa classe de venir s'installer calmement dans ma classe au coin regroupement, les grandes sections sont venus presque habitués à ce protocole qu'ils ont déjà vécu la semaine précédente mais les petites sections sont déstabilisées par ce changement de lieu et de maîtresse.

mercredi 31 janvier dans la cour de récréation nouvelle crise : deux des collègues sont déjà avec l'enfant pour essayer de le calmer et le canaliser. Cela dure un long moment. Entre-temps, nous avons déjà sonné la fin de la récréation je dois rester sous le préau avec les élèves de ma classe et ceux de ma collègue et improvise une séance de chant.

Nous passons nos journées à repousser nos limites émotionnelles. Je ne me sens plus en sécurité à l'école, je suis épuisée, à fleur de peau.

Madame L : M se met à crier et à lever la main pour taper et faire lâcher prise à ma collègue, j'interviens pour l'aider à le maintenir. Il cherche à nous donner des coups de pied et nous hurle dessus. Un élève de petite section de ma classe s'est approché et M lui donne alors un coup de pied dans l'abdomen. Il a été projeté au sol. Miraculeusement, on a évité l'accident !

Ces interventions sont épuisantes. Je suis vidée par cette violence, épuisée de devoir maintenir un élève au sol, d'éviter les coups, de sécuriser les autres enfants et d'avoir peur.

Madame V Aesh : L'élève que j'accompagne le mardi matin TSA non-verbal a eu un effondrement émotionnel en fin de matinée qui a débordé sur le temps périscolaire du midi. Cela faisait déjà 30 minutes que cet élève me signifiait son envie de partir de la classe, il me montrait son étiquette « couloir » où je l'emmenais à chacune de ses demandes puis quand il prenait son manteau je le raccrochais en lui rappelant que ce n'était pas encore l'heure de la cantine et qu'il lui faudrait patienter encore un peu. Il avait été très agité depuis le début de la matinée. Alors que je lui demandais de s'asseoir à sa table afin de terminer le jeu qu'il avait commencé, il s'est soudainement mis à crier très fort et s'est saisi du carton dans lequel certains jeux sont rangés pour tout renverser par terre. Il se débattait et se jetait furieusement en arrière. Son enseignante est alors intervenue pour m'aider à l'allonger au sol afin d'assurer sa sécurité . Très vite alertées par les cris de cet élève, les enseignantes des deux classes adjacentes, sont venues et ont fait évacuer les élèves de notre classe. L'ATSEM de notre classe a sur demande de l'enseignante éteint les lumières pour ne pas rajouter de stimuli sensoriel. Nous sommes restées environ 20 minutes à essayer de contenir cet élève en lui maintenant chacune notre tour soit les pieds soit en l'entourant de ses bras et des nôtres, tout en lui parlant le plus calmement possible pour tenter de l'apaiser. Pendant cette vingtaine de minutes l'enfant n'a cessé de se débattre donnant des coups de pied griffant et mordant nos mains et avant bras, se mordant ses propres poignets et continuant à hurler. Cet événement a été très difficile à gérer tant physiquement morsure griffures, qu'émotionnellement.

Madame M : Les crises, les excès de violence quotidienne ont des répercussions sur les élèves de notre école. C'est comme si la violence était maintenant banalisée et cautionnée puisqu'elle est quotidienne. Ce jour, il y a eu des hurlements à ne plus finir dans les couloirs c'était D élève autiste en crise. Je suis sortie à toute vitesse de ma classe à deux reprises craignant qu'un enfant ou qu'un adulte ne soit en danger. Son aesh et l'enseignant spécialisé de l'hôpital de jour présent aujourd'hui l'ont géré comme ils ont pu. Lorsque l'enseignant spécialisé est parti, les cris, les coups et griffures ont redoublé à tel point que les élèves de ma collègue ont été évacués de leur classe. Comment travailler dans ces conditions et mener correctement des séances d'apprentissage je me sens triste, découragée, extrêmement stressée. Est-ce cela être enseignante aujourd'hui ?

Madame É : Encore une journée éreintante, toujours indécente en termes de conditions de travail et d'accueil de nos élèves. Après un arrêt de travail **consécutif à un troisième accident de travail** depuis septembre, le retour à l'école est très difficile. Aujourd'hui au moins 2 crises de mon élève plus d'autres crises d'élèves des autres classes pour lesquelles nous devons intervenir à plusieurs. Je ne parviens plus à préparer ma classe. Jusqu'où devra aller notre épuisement ?

Madame L : Ce matin l'enseignant spécialisé de l'hôpital de jour est venu observer DF il a constaté sa grande détresse et ses crises de violence. Il nous explique que chez les enfants autistes le moindre petit changement peut provoquer un mal-être et des crises inexplicables !

D était très agité ce matin. Il hurlait se débattait et a fini par se sauver de la classe. L'AESH et l'enseignant lui ont couru après. Ayant eu du mal à le contenir, je suis venue les aider dans le couloir. Au même moment M en crise également se faisait sortir par les pieds et les bras de sa classe et une élève au comportement éruptif est passée derrière moi en courant et en hurlant, l'ATSEM à ses trousses. Un autre élève A au comportement très perturbateur en a profité pour s'élaner à son tour en quittant sa classe pour rejoindre DF. L'enseignant est resté une heure avec nous. Je n'ai absolument pas réussi à travailler avec mes élèves et nous sommes partis en récréation où nous avons dû gérer de nouvelles crises.

Après la récréation, je remonte en classe avec les élèves, D est relativement calme et accepte de rester sur sa chaise environ 20 minutes. Après quoi il commence à nouveau à hurler... il jette tout par terre et se met à s'agiter énormément. Avec son aesh, nous sommes obligées de le maintenir au sol. Il nous mord, nous griffe, lance sa tête en arrière en hurlant.

Voilà qui résume nos journées. Nous sommes quatre enseignantes à l'étage, nous passons notre temps à éviter les accidents courir après des élèves violents perturbateurs et parfois incontrôlables. On se fait mordre, tirer les cheveux, pincer, on se fait cracher dessus, on reçoit des coups de pied, des coups de poing, on nous griffe, on nous insulte. Et on est obligées de maintenir physiquement des enfants qui ont entre 4 et 6 ans avec des gestes et des postures inacceptables. Je n'en peux plus.

Personne n'est en sécurité dans cette école. J'ai envie de retrouver mon métier d'enseignante que j'affectionne tant et qui pour le moment ne me procure que des nuits blanches et des peurs. Sinon je retournerai dans le privé là où j'ai travaillé pendant 17 ans [...] !

Madame É : Accompagner ses élèves au quotidien est un travail de funambule qui m'éreinte !

J'ai perdu l'échelle de la normalité à mesure que mes collègues et moi-même pallions et nous adaptons toujours à l'anormale. Pour autant j'ai conscience que ce climat est délétère et anxiogène pour tous. Les dimanches sont devenus synonymes d'angoisse. En ce qui me concerne, je crains d'y laisser ma santé !

Madame M : Je ne me sens pas formée pour gérer des crises violentes quotidiennes.

Aujourd'hui j'étais en train de faire une séance de langage contentée de retrouver mes élèves car hier nous avons dû accueillir les élèves de deux collègues absentes non remplacées. J'ai entendu des cris stridents. Nous sommes habituées mais cette fois accompagnés de cris d'une adulte en détresse. A toute vitesse, je suis allée dans l'escalier près de ma salle de classe d'où venaient les cris. D hurlait, il était en crise et son AESH en larmes. Elle est tombée mais s'est rattrapée de justesse dans l'escalier, évitant de peu un accident. J'ai dû fermer la porte de ma classe et celle du couloir car je gérais un de mes élèves avec notification MDPH. Je n'ai pas entendu ma collègue m'appeler alors que D était incontrôlable. Elle a finalement appelé les pompiers faute de réponse des parents à ses appels téléphoniques répétés.

Madame A (Aesh) Il donnait des coups de pied essayait de griffer nos mains et a rejeté sa tête violemment en arrière me faisant mal à l'articulation de la mâchoire. Ses pleurs, ses cris ont duré 10 minutes durant lesquels, son enseignante est restée avec moi pour s'assurer qu'il ne se mette pas en danger ou se blesse. S'agissant d'un enfant non-verbal, il lui est impossible de nous faire comprendre la source de son mal-être. Nous ne pouvons pas apporter de réponse adaptée à ses excès de colère ce qui est très difficile à vivre.

Madame A : Comment pouvons-nous être contraint d'exercer nos missions d'enseignement dans ces conditions ? Je n'ai vraiment pas l'impression de pouvoir enseigner à mes élèves de les accompagner du mieux possible. Comment puis-je être en mesure d'assurer le reste de la semaine quand toutes mes ressources physiques et émotionnelles sont épuisées dès le lundi ? J'ai l'impression d'être en apnée constante dès que je suis à l'école.

Madame L : Je suis très inquiète de la violence des gestes de cet enfant (autiste sévère) envers les aesh et globalement envers les autres adultes et les enfants qui l'entourent : il mord, griffe, donne des coups de pied, il crie énormément en classe que ce soit des cris d'euphorie ou de colère. Il est impossible de travailler avec les autres élèves dans ces moments de crise. C'est un enfant en souffrance dans un environnement qui ne lui est pas favorable.

Madame L : Nous recevons des coups, insultes, crachats. Nous devons malgré tout assurer la continuité pédagogique et le suivi de nos élèves, cela dans un contexte d'insécurité psychologique et physique. En tant que directrice, cette situation entraîne, au-delà des coups reçus, beaucoup de stress car j'ai à cœur d'assurer la protection de mon équipe et de nos élèves. Le travail de direction ne peut être fait correctement, ce qui entraîne beaucoup de culpabilité.

Madame La : Ces interventions ont lieu tous les jours. Je suis épuisée. Je suis vidée par cette violence, épuisée de devoir maintenir un enfant au sol, d'essayer d'éviter les coups, de sécuriser les autres enfants, d'avoir peur

Tous les jours ! Il n'y a pas un seul jour sans crise, sans intervention physique, sans incident. Je ne vais plus tenir longtemps. Je fais des cauchemars, je viens à l'école la boule au ventre et j'ai cette culpabilité ancrée de ne pas faire avancer mes élèves dans leurs apprentissages